RÉCITS BRETONS.

HÉNORA LESTRÉZEC.

II.

LA FOLLE.*

Vous avez passé tout à l'heure, en descendant la côte opposée à celle que nous montons, devant le vieux château de Lestrézec. Vous avez vu les tourelles écroulées, les salles comblées par l'ortie et les toitures effondrées, puis d'énormes amas de décombres où croissent pêle-mêle les ronces, les épines, l'églantier sauvage et la digitale. Mais il n'en a pas toujours été ainsi, et ce château était autrefois — il y a bien longtemps — plein de richesses et de belles choses, et l'on y vivait, dit-on, dans les banquets, les fêtes et les réjouissances continuelles. Eh ! bien, cette pauvre fille, cette folle que vous venez de voir, descend des anciens seigneurs de Lestrézec, et son vrai nom est Hénora de Lestrézec. Ses frères et ses sœurs habitent toujours la partie des bâtiments du château qui est encore habitable. Ce sont de très-bonnes gens, aimés et considérés de tout le monde dans le pays; mais, dam ! ce ne sont plus des seigneurs, ils ne sont pas riches ; ils vivent néanmoins à l'aise, en travaillant aux

* Voir la livraison de février, pp. 106-114.

champs, en menant la charrue et en prenant part à tous nos travaux.

Leur père est mort il y a une dizaine d'années. Il s'appelait Raoul de Lestrézec. C'était aussi un excellent homme, et cependant il ne ressemblait nullement à ses enfants. Il était toujours prêt à obliger tout le monde : si l'on avait besoin d'un cheval, de son attelage pour aider à faire les semailles ou la moisson, d'un peu de bois pour passer son hiver, on pouvait s'adresser à lui sans crainte d'être jamais refusé. Lui était riche et tenait une bonne maison; mais il avait dix enfants, et quand il fallut faire dix parts des terres de Lestrézec, la portion de chacun se trouva bien réduite. Puis, le vieux Raoul aimait encore un peu à faire le seigneur et à parler de ses ancêtres ; il faisait des dépenses et des charités au-dessus de ses moyens; aussi s'endettait-il, et quand il mourut, les enfants vendirent le bien de leur mère pour payer les dettes. Leur père leur avait fait jurer de ne jamais rien vendre de Lestrézec, quelle que pût être leur position; et ils ont tenu leur parole.

A l'âge de dix-huit ans, Hénora était la plus belle fille de tout le pays. Aux fêtes, aux *pardons*, elle faisait tourner la tête à tous les jeunes gens; et quand elle allait à la ville, à Tréguier, à Pontrieux, ou à Guingamp, les messieurs la suivaient dans les rues, sur les quais, et demandaient qui était cette jolie paysanne, et de quelle paroisse. Mais quand ils apprenaient qu'elle était pauvre, ou à peu près, leur admiration et leur ardeur se refroidissaient sensiblement.

Gabik Goazmeur, du moulin de Coatgouré, en Trézélan, en devint éperdûment amoureux. Gabik Goazmeur était un beau garçon, bien fait de corps, souple et leste, l'œil plein de feu et l'air intelligent. Il avait été un peu à l'école à Tréguier, et passait parmi nous pour un jeune savant. Tout l'été, il chantait des *sônes* et de *gwerz* dans les prés, ou sur la chaussée de l'étang, et l'hiver, on se réunissait quelquefois au foyer du moulin, où il nous lisait les tragédies de *Sainte Tryphina* et des *Quatre fils Aymon*, et nous faisait apprendre des leçons que nous déclamions dans les bois et sur les collines, la nuit en nous en retournant. Il faisait aussi de beaux *sônes*

et il en a beaucoup composé pour Hénora. C'était encore un danseur accompli, et quand il allait aux *pardons* et aux *aires neuves*, toutes les jeunes filles raffolaient de lui. Il aurait pu faire un très-joli mariage ; mais lui ne songeait qu'à sa douce Hénora, et ne voulait jamais danser qu'avec elle. Aux *pardons* de Runan, de Plouëc, de Brélidy, de Coatascorn, de Trézelan, de Prat, partout où ils allaient, ils étaient les plus beaux, et faisaient crever de dépit les envieux et les jaloux. Mais eux ne prenaient pas garde aux cris d'admiration et aux jalousies qu'ils excitaient sur leur passage ; ils vivaient dans un autre ciel, où les passions et les murmures de la terre ne pouvaient arriver jusqu'à eux.

Dans tout le pays on croyait que c'était déjà un mariage arrangé, et que des deux côtés les parents étaient aussi bien d'accord que l'étaient les jeunes amoureux, et l'on se demandait : à quand les noces ? — Le père Goazmeur n'avait pas de terres, il est vrai, mais il avait un excellent moulin avec une nombreuse clientèle ; on disait même qu'il avait beaucoup d'argent ; le tout devait revenir un jour à Gabik, son fils unique. Puis Gabik avait assez d'intelligence et de courage pour en gagner, si son père ne lui en laissait pas.

Un beau matin, le père Goazmeur se mit en route vers le château de Lestrézec. Il marchait lentement, en fumant sa pipe, hochait la tête de temps en temps, se tenait des discours, s'interpellait, répondait, et ne paraissait pas très-rassuré. C'est qu'il allait demander au vieux Raoul de Lestrézec sa fille Hénora pour son fils Gabik.

Ce n'était certes pas la première fois qu'il allait à Lestrézec ; Raoul et lui étaient de vieux amis, et ne se rencontraient jamais à Coatascorn ou à Trézélan, après la messe ou les vêpres, sans se payer réciproquement de nombreuses chopines de cidre ou de *juféré*, et quand le meunier allait au château, il était toujours le bienvenu, et n'en revenait jamais sans avoir goûté le cidre et le *vin de feu* (eau-de-vie) du châtelain. S'il ne se fût agi que de demander un service au vieux descendant des seigneurs de Lestrézec, son attelage pour un jour ou deux, ou quelques domestiques pour l'aider à ensemencer les champs qu'il tenait en fermage des Tiec de Coatgouré,

il y serait allé en toute confiance; mais demander au vieux Raoul de Lestrézec la main de sa fille Hénora pour son fils Gabik, Gabik le meunier, c'était une tout autre affaire..... Il y allait néanmoins, malgré ses mauvais pressentiments.

J'étais alors domestique à Lestrézec. Quand le vieux meunier arriva, nous étions tous autour de la bassine, mangeant de la bouillie d'avoine à notre dîner; le maître de la maison faisait comme nous. En voyant entrer le meunier, il dit à une servante d'apporter une écuellée de lait à Goazmeur, et l'invita à se mettre à table avec nous. Mais celui-ci s'excusa, et dit qu'il avait dîné. Il paraissait inquiet. Raoul et lui passèrent dans la salle, et là, après avoir vidé quelques pots de cidre, le meunier osa enfin parler et fit sa demande. Le vieux Raoul parut d'abord tout étonné, puis se levant, presqu'en colère, il dit que jamais sa fille, lui vivant, ni même après sa mort, ne prendrait pour mari le fils d'un meunier, qui ne vivait qu'aux dépens de ses clients, en prélevant des droits exorbitants sur leurs sacs de farine.

Le père Goazmeur s'en retourna avec cette réponse, affligé et préoccupé de la manière dont son fils la recevrait, car maintenant il sentait bien que ce mariage ne se ferait jamais.

Hénora, en voyant partir le vieux meunier devina tout. Elle fit de grands efforts pour contenir et maîtriser sa douleur; mais elle ne put cependant nous tromper, et le résultat de la démarche du père Goazmeur ne fut bientôt un secret pour personne dans la maison. Nous plaignions la pauvre Hénora, qui était une excellente fille et que nous aimions tous. A partir de ce jour, elle devint triste et soucieuse, elle d'ordinaire si joyeuse et si gaie.

Quant à Gabik, lorsqu'il apprit la terrible nouvelle, il faillit en perdre la raison; il pleurait et riait tour à tour, et courait par les bois et les champs en chantant les chansons qu'il avait faites pour sa douce Hénora. Il ne parlait que de l'enlever, de l'emmener hors du pays, et autres folies semblables. On parvint pourtant à le calmer, et à lui faire espérer que la réponse du père d'Hénora n'était pas sans appel. Le maire de sa commune lui promit de prendre en main ses intérêts et de parler en sa faveur au vieux Raoul, qui était son

vieil ami, et qui ne lui avait jamais rien refusé. Mais le maire ne fut pas plus heureux que le meunier : le vieux Raoul était inflexible sur ce chapitre.

Alors Gabik prit une résolution désespérée : il voulut se faire soldat, partir comme volontaire, et revenir, avec des épaulettes de lieutenant ou de capitaine, demander sa fille au vieux noble, qui ne la lui refuserait plus, mais serait, au contraire, bien flatté d'avoir un gendre portant les épaulettes et l'épée, lui qui ne parlait que de combats, de batailles, et des exploits de ses ancêtres. Nul ne put le détourner de ce projet. — « J'ai assez d'instruction, disait-il ; je ne suis pas poltron, je ne suis pas ivrogne ; je demanderai à me trouver à tous les postes dangereux ou pénibles, et, avant longtemps, vous me verrez arriver au pays avec la croix d'honneur et un bel uniforme d'officier, ou vous ne me reverrez plus jamais sur la terre ! »

Cependant le vieux Raoul ne laissait plus aller Hénora aux *pardons*, aux fêtes, ni aux *aires neuves*. Tous les dimanches, après la grand'messe, il l'enfermait sous clef, dans la tourelle du manoir. La pauvre fille se résignait, pleurait à l'écart, souffrait beaucoup de la manière dont la traitait son père, mais ne se plaignait jamais. Presque toutes les nuits, nous entendions de nos lits une voix claire et forte qui chantait de beaux *sónes* sur le *roz* (colline) et au pied des tourelles du château. C'était Gabik qui venait chanter à sa douce Hénora les *sónes* qu'il ne cessait de faire pour elle ; et les chants des rossignols et ceux de l'amoureux d'Hénora alternaient toute la nuit sur les bords du Jaudy.

— Est-ce que vous ne savez aucun de ces *sónes* de Gabik, père Kergoff ?

— Je les ai sus presque tous ; mais aujourd'hui j'ai si peu de mémoire !...

— Ce refrain qu'Hénora chante presque continuellement : *Korfet brao è va doucik,* etc., ne serait-ce pas un souvenir de ces beaux *sónes* de Gabik ?

— Oui, c'est un couplet d'un des *sónes* de Gabik, celui qu'il chantait le plus souvent.

— Voyons, père Kergoff, il faut me retrouver ce *sône* et me le chanter. Je paierai une seconde chopine à Trévoasan, et une autre encore dimanche après la grand'messe, au bourg de Prat.

Kergoff chercha d'abord l'air; il en essaya successivement plusieurs; puis il finit par le trouver, et aussitôt les paroles arrivèrent d'elles-mêmes.

Voici cette chanson de Gabik, telle que me la chanta Marc Kergoff.

Deïz-sul da nôz, trô n'eiz eur, me am boa eun urvé, etc...

Dimanche soir j'eus un rêve; je rêvai que ma plus aimée était avec moi à mes côtés.

Mais, hélas! quand je me réveillai et que je vis mon erreur : — O mon ami, consolez-moi, car mon pauvre cœur est bien navré!

— Et que puis-je pour te consoler, si ce n'est de prier ta douce jolie de te rester fidèle jusqu'à la mort?

— Hélas! ma douce Hénora est accusée et enfermée sous clef dans sa chambre, parce qu'elle est jolie.

Mais les clefs et les verroux ne peuvent empêcher le cœur de ma douce d'être avec moi, et mes chants d'arriver jusqu'à elle.

Dans les bois de Coatgouré est un petit oiseau au plumage roux, et toutes les nuits il chante sous la feuillée.

Et il dit, dans son langage mélodieux, que jamais amoureux tiède n'a obtenu son désir.

Quand il est dehors il voudrait être dans la maison, et alors il est plein d'amour et d'audace.

Et quand il est dans la maison, il rougit, il hésite et voudrait être dehors, et il n'ose pas parler à sa douce.

Et il dit encore, le petit oiseau : O vous qui ne connaissez pas Hénora, je vous plains, car vous ne connaissez pas la fleur des jeunes filles.

Elle est bien faite de corps, elle marche avec grâce, ses joues sont rouges comme deux roses, et ses yeux sont comme les bluets des blés.

Les parents de ma douce ne m'aiment pas; mais je saurai les gagner, comme j'ai gagné le cœur de la jeune fille.

Je suis brave et courageux, je me ferai soldat et me battrai vaillamment contre les ennemis.

Et mon capitaine, témoin de ma bravoure, me donnera l'épaulette et la croix d'honneur.

Et alors le père d'Hénora me donnera la main de sa fille, et sera bien fier de son gendre.

Et quand j'irai avec elle aux *pardons* de Trézélan et de Runan, chacun dira : — Jésus ! qu'il sont beaux ! Jésus ! qu'ils sont heureux !

Et quand nous passerons ensemble sur les pavés de Tréguier et de Pontrieux, les *Messieurs* nous regarderont et seront jaloux.

Adieu, Hénora, ma douce jolie; je vais à présent dans le pays de France, je vais bien loin, mais mon cœur reste avec toi.

Et ce *sône* que j'ai composé pour toi seule, je l'ai appris à tous les rossignols des bords du Jaudy.

Et toutes les nuits ils iront le chanter sous tes fenêtres, et alors tu songeras à moi, et tu me verras dans tes rêves !

Le 1er juin de l'année 1832, Gabik partit avec le contingent fourni à la conscription par les communes avoisinantes. On s'était donné rendez-vous à Pontrieux. Les jeunes conscrits de Ploëzal, de Plouëc, de Runan, de Coatascorn, de Brélidy, de Trézélan, s'y rendirent, accompagnés de leurs parents et de leurs amis. Tous assistèrent avec recueillement à une messe dite pour bénir leur départ, demander un heureux retour, et les recommander spécialement à *Notre-Dame de Bon-Secours*. J'étais là aussi, et je remarquai plus d'une jeune fille, qui n'était ni sœur ni parente d'aucun des jeunes conscrits, qui se cachait derrière les piliers de l'église, et faisait de grands efforts pour retenir ses larmes. Quand la messe fut terminée et que chacun eut fait sa prière au saint pour lequel il avait une dévotion particulière, nous sortîmes de l'église, et alors l'on but force chopines de cidre et de *juféré ;* puis enfin, l'on quitta la ville, et nous accompagnâmes encore les jeunes soldats jusqu'à une grande demi-lieue sur la route de Guingamp ; et, pour empêcher nos larmes de déborder, et n'avoir pas l'air de poltrons, nous chantions tous ensemble le *gwerz* des conscrits de Ploumilliau.

— Savez-vous toujours ce *gwerz*, Marc ?

— Je pense bien que oui ; je l'ai assez souvent chanté dans ma vie.

— Eh bien ! nous en avons le temps, chantez-le moi, Marc, vous me ferez plaisir : j'aime beaucoup les beaux *gwerzs* et les beaux *sônes*.

— Je le veux bien ; ça me ranime et me réchauffe le sang, quoique je sois déjà vieux et brisé par le travail et la peine,

Et Marc chanta le *gwerz* suivant, très-répandu dans les pays de Lannion et de Tréguier.

Les Conscrits de Ploumilliau.

En l'année 1806, le 5 du mois de décembre, des jeunes gens de la paroisse de Ploumilliau ont encore été appelés à partir pour l'armée, des jeunes gens des plus beaux et des plus forts ; leurs parents et leurs amis sont désolés de leur départ.

Quatre seulement ont reçu l'ordre de partir sans délai : Ervoanik Iacob, du bourg, Guill-Yan ar Mélédar, Iannik Prat, et Pèrr Avéant, quatre hommes des plus beaux, des corps superbes.

Ervoanik Iacob disait à ses camarades : — C'est un jour bien triste et qui me brise le cœur ! Voir les larmes et la douleur de mon vieux père et de ma pauvre mère ! je ne puis supporter ce spectacle !

Plus d'un pensera peut-être, en me voyant si triste, que je suis un poltron, que je crains la mort sous les balles des fusils ou la mitraille des canons ennemis ; ou bien encore que je redoute la fatigue, les longues marches et le sommeil des lits de camp.

Avoir mon sac au dos, porter mon fusil et mon sabre, marcher tous les jours de ville en ville, par des chemins impraticables, remplis d'eau et de boue; et puis camper, bivouaquer la nuit et chercher le sommeil sur la terre froide et détrempée par la pluie ; oui, tout cela est bien dur.

Mais qu'ils se détrompent, ceux qui croient que je crains rien de tout cela. Que ne peuvent-ils lire dans mon cœur ma volonté et mon courage ! S'il ne fallait que mon sang, comme je le répandrais joyeux !...

Eh bien ! camarades, avant de quitter le pays, allons ensemble à l'église de Ploumilliau, allons prier Dieu de nous préserver de toute mauvaise chance, quand nous serons à l'armée, et de consoler nos pères et mères restés à la maison.

Adieu, Monsieur saint Milliau, patron de notre paroisse; adieu, parents et amis, cessez de pleurer ; priez Dieu et la sainte Vierge de nous avoir sous leur protection; priez notre bon ange de veiller sur nous, partout où nous irons.

— Adieu, mon fils, ma plus douce espérance, disait le père désolé. Qui soutiendra et consolera tes pauvres parents, quand tu seras parti ? Quand je succomberai sous le poids de la vieillesse, on m'entendra dire : Si mon fils était resté avec moi, il m'aurait soulagé !

Et la mère disait à son fils : — Viens, mon fils, que je t'embrasse une dernière fois avant de mourir. Quand tu retourneras au pays, ta pauvre

vieille mère sera sans doute couchée sous l'if du cimetière. Viens donc que je te presse une dernière fois sur mon cœur !

Depuis l'heure fatale où tu as amené un *billet noir*, chaque nuit, quand je veux dormir, il me semble te voir revenant du combat, tout sanglant, jeté sur un char, ou étendu dans un fossé, couvert de blessures et abandonné de tout le monde....

Le jeune conscrit, l'âme navrée, les larmes aux yeux, veut encore les consoler avant de partir : — Mon père et ma mère, ne pleurez pas ainsi, et vivez dans l'espoir de mon retour. La puissance et la bonté de Dieu sont grandes !

Quand la guerre sera terminée et que nous aurons remporté la victoire, avec l'aide de Dieu et de la Vierge sainte, nous verrons finir nos travaux et nos peines, et nous retournerons au pays, pour vous consoler, ayant à nos chapeaux des branches de laurier et de genêt fleuri, en signe de notre bravoure.

Adieu à la paroisse de Ploumilliau et à tous ses habitants ; adieu à nos parents, à nos amis et à toutes nos connaissances ; et si nous n'avons pas le bonheur de nous revoir dans ce monde, puissions-nous nous retrouver ensemble dans le paradis !

Ainsi ils chantaient, la douleur dans l'âme, en s'éloignant de tout ce qu'ils aimaient : leurs parents, leurs amis, leurs amantes, le pays natal !

Avant de nous séparer, Gabik m'embrassa en pleurant et me remit pour Hénora une mèche de ses cheveux et un mouchoir trempé de ses larmes.

Depuis le départ de Gabik, Hénora n'était plus la jeune fille gaie et rieuse, aimant les fêtes et les *sônes*, que nous avions connue naguère. Elle était devenue sérieuse et triste, mais toujours obligeante et bonne, ne se plaignant jamais et travaillant de bon cœur. Les dimanches et jours de fêtes, quoique son père ne l'enfermât plus dans sa chambre, on ne la voyait plus aux *pardons* et aux danses ; mais après les vêpres elle restait à l'église jusqu'au coucher du soleil, à prier Dieu et la sainte Vierge pour Gabik.

Gabik écrivait souvent à son père, au moulin de Coatgouré ; mais c'était plutôt pour la belle Hénora que pour le vieux meunier. Tous les dimanches j'allais au moulin, et si une lettre était arrivée, je l'emportais et la remettais en cachette à Hénora. — Gabik était resté deux ans à Rennes; au bout de ce temps, il était

caporal. Puis il alla dans un pays appelé l'Afrique, je crois, qui n'est pas en France, à ce qu'il paraît, mais bien loin, bien loin, de l'autre côté de la mer, là où sont les Maurians (Maures), à l'autre bout du monde. Là c'étaient presque toujours des combats avec ces Maurians, et d'autres espèces d'hommes appelés Bédouins, qui fuyaient et échappaient sur leurs petits chevaux, rapides comme l'éclair. Mais, en passant, ils tiraient sur les Français, et ne manquaient jamais d'atteindre quelqu'un ; puis ils disparaissaient derrière des montagnes et des rochers, et dans des cavernes où on ne pouvait les poursuivre. — Gabik disait que la vie était bien dure, dans ce pays, et qu'on n'y avait pas toujours à manger son content ; mais il ne se plaignait pas; au contraire, il avait l'espoir d'y avancer plus vite qu'en France. Et en effet, au bout d'un an qu'il était dans ce vilain pays, il fut fait sergent. Ses chefs étaient contents de lui, parce qu'il était courageux, exact, dur à la fatigue et d'une bonne conduite. Il disait qu'à la première occasion il se distinguerait et gagnerait peut-être un nouveau grade ; puis on fut longtemps sans recevoir de ses nouvelles. Hénora était très-inquiète. Elle m'envoyait presque toutes les nuits au moulin, à l'heure où tous les autres dormaient ; mais il n'arrivait toujours pas de lettre.

Un dimanche, le curé, à son prône, invita les fidèles à prier avec lui pour Gabik Goazmeur, dont l'extrait mortuaire était arrivé au maire de la commune. — Il avait été tué en montant à l'assaut de je ne sais quelle ville, en Afrique.

A cette nouvelle, la pauvre Hénora, qui se trouvait dans l'église, tomba de son banc comme foudroyée. Son front porta contre une dalle et le sang en jaillit avec abondance. On s'empressa autour d'elle, on la porta hors de l'église pour lui faire respirer un air plus pur et plus vif; on lui jeta de l'eau à la figure ; tout fut inutile; on la transporta au château de Leztrézec, en se demandant si elle vivait encore. Son père, le vieux Raoul, était désolé, car malgré tout il aimait bien sa fille Hénora ; mais il ne savait à quoi attribuer cet accident ; il croyait à un coup de sang. Il était à peu près le seul qui ne comprît pas. Pendant trois jours elle resta dans un engourdissement voisin de la mort. Lorsqu'enfin elle sortit de cet état

de torpeur et revint à la vie, sa première parole fut pour demander sa couronne et son anneau de fiancée ; puis elle se mit à rire et à chanter, au grand étonnement de tout le monde ; puis elle témoigna sa surprise de ce que Gabik Goazmeur tardait tant à arriver. — M. le Maire, disait-elle, avait mis son écharpe et attendait ; M. le curé lui-même commençait à s'impatienter ; les invités allaient venir en foule, et elle entendait déjà dans le lointain les sons des *binious,* des *bombardes* et des violons.

La pauvre fille était folle, et à partir de ce moment nous vîmes clairement que la belle Hénora était perdue. Toute la journée elle errait dans les champs de Lestrézec, chantant le dernier *sône* que Gabik avait fait pour elle : *Korfet brao è ma doucik*, etc.; puis elle descendait dans les prairies au bord du Jaudy, y cueillait d'énormes bouquets de fleurs de toute sorte dont elle jonchait les chemins, et tressait des couronnes de marguerites et de digitales qu'elle suspendait aux arbres et aux buissons, aux bords des sentiers par où devait passer Gabik. Peu à peu, elle se mit à errer et à courir partout aux environs, faisant ses invitations de noces, et chantant les louanges de son fiancé. Quelquefois elle ne rentrait pas la nuit; puis agrandissant le cercle de ses excursions, elle resta des deux et trois jours sans reparaître à Lestrézec, puis davantage encore. Son père et ses frères firent tous leurs efforts pour la retenir; mais elle échappait toujours à leur surveillance, et comme, après tout, sa folie n'avait aucun caractère dangereux, ils finirent par prendre le parti de la laisser courir et vaguer en toute liberté. Alors seulement elle paraissait heureuse, elle riait, elle chantait et dansait et souhaitait la bienvenue à tout le monde. C'est ainsi que, depuis bientôt vingt ans, elle parcourt les pays de Tréguier et de Lannion, partout bien accueillie par les populations agrestes, qui ont toujours bon cœur; pauvres et riches la plaignent sincèrement, et lui accordent une hospitalité dont elle se montre reconnaissante en les priant d'assister à ses noces, qui doivent toujours se célébrer prochainement. Elle recherche de préférence les *pardons*, les foires et les fêtes, afin de pouvoir discourir devant un nombreux auditoire et faire largement ses invitations Elle affectionne l'accou-

trement bizarre sous lequel vous venez de la voir, et ce qui la contrarie le plus l'hiver, c'est de ne pas trouver de fleurs pour se tresser des couronnes. Moi je l'évite autant que je le puis ; sa vue seule m'émeut et me touche jusqu'aux larmes. Quand par hasard elle me surprend, elle me saute au cou, me couvre de baisers et de larmes, et me demande son Gabik à grands cris. Ses baisers, ses larmes et ses cris me fendent le cœur. Voilà pourquoi vous m'avez vu, au pont Saint-Vincent, me tenir à l'écart et me cacher d'elle.

Telle est la triste histoire de la pauvre Hénora Lestrézec. Voici que nous arrivons au village de Trévoazan ; il y a déjà longtemps que je parle; j'ai conté, j'ai chanté, suivant votre bon plaisir, et je crois avoir bien gagné une chopine.

— Oui, Marc, je vous en paierai même deux au lieu d'une, sans préjudice de la chopine de *juféré*, dimanche au bourg de Prat, et je serai encore votre obligé.

La nuit arrivait; aussi je ne m'attardai guère davantage avec le père Kergoff, et je forçai le pas pour arriver au manoir de Kernigoual, où j'étais attendu.

Deux ans après la rencontre de Hénora au pont Saint-Vincent, et le récit de Marc Kergoff, je me trouvais au manoir de Keramborgne, en Plouaret. C'était au mois de janvier. La saison était rude : il gelait et neigeait dru depuis une semaine. Un jour, nous causions près d'un bon feu dans le vaste foyer de la cuisine du manoir, quand Ervoanik Ménou entra tout effaré, et raconta qu'en passant par le bois de châtaigniers il avait vu, couchée dans la neige, et presque nue, une femme qui lui avait paru être morte, ou peut-être endormie seulement. Elle s'était déshabillée, comme pour se mettre au lit, n'avait conservé que sa chemise, et s'était couchée dans la neige. Etait-elle morte, ou seulement endormie? C'est ce qu'il ne pouvait dire, car il avait été tellement frappé d'un spectacle si inattendu et si extraordinaire, qu'il n'avait osé approcher et était accouru en toute hâte nous l'annoncer.

Le rapport d'Ervoanik Ménou nous parut peu vraisemblable : nous le savions très-peureux. Cependant comme il insistait et que c'était en plein jour, je me rendis au bois de châtaigniers, avec deux ou trois autres personnes, et, guidés par Ervoanik, nous nous trouvâmes bientôt en présence d'une femme presque nue, que nous reconnûmes tous pour être Hénora Lestrézec, la folle, roide, glacée et blanche comme la neige qui commençait déjà à la recouvrir !

Le moment si désiré et depuis si longtemps attendu était donc enfin arrivé ! Elle avait rejoint son Gabik bien-aimé, et leurs noces, retardées sur la terre, se célébraient dans un autre monde avec plus de pompe et de solennité que n'en avait jamais rêvé la pauvre Hénora.

Moi seul je ne la plaignais pas !

F.-M. Luzel.

Paris. — 1856.